

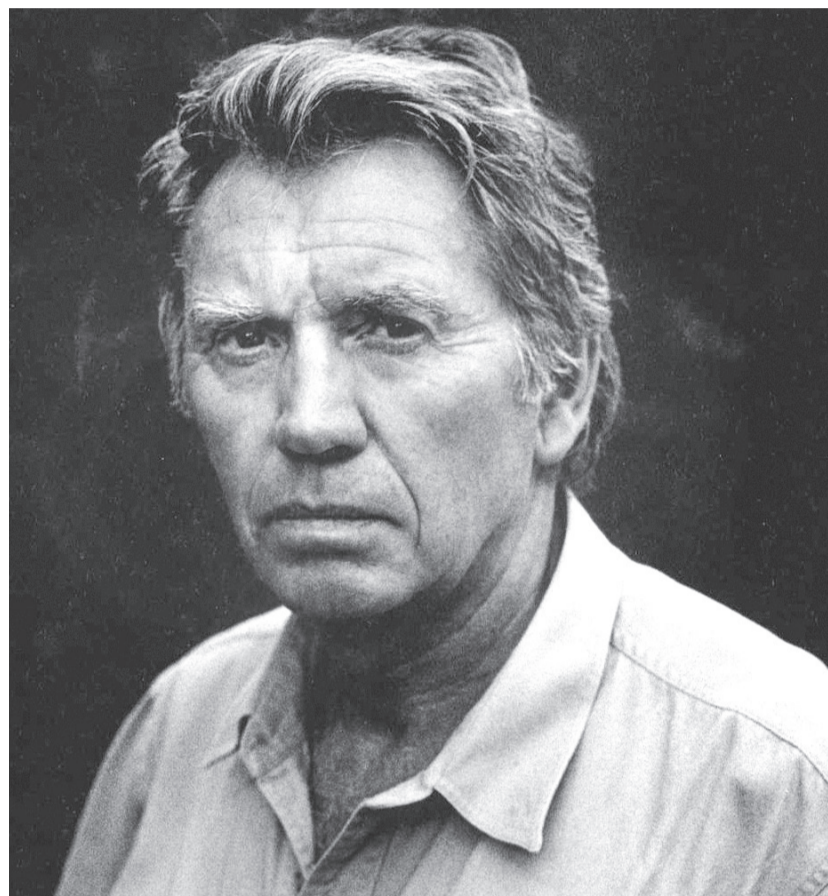
RENCONTRE

Don McCullin, son regard clair sur un monde noir

En marge de la **Beirut Art Fair** se déroulait un événement discret, néanmoins intense, à travers les trois propriétés restaurées par le collectionneur Philippe Jabre. L'un d'eux était une exposition privée d'une série de photos du légendaire Don McCullin prises au Liban au début de la guerre civile, dévoilée sous les voûtes de l'ancienne fabrique de cloches de Beit Chabab. Le photographe était présent. Nous avons eu un échange.



Vue des ruines de Baalbeck, par Don McCullin. ©Don McCullin



Don McCullin.

Fifi ABOU DIB

Nabaa, Karantina, le cimetière islamique, violences, morts, évacuations, deuils, larmes, douleur. Une vingtaine de photos en noir et blanc défilent le long des murs de ce qui fut la fabrique de cloches de Beit Chabab, naguère pourvoyeuse en carillons et tocsins de toutes les églises du Liban. Le glissement s'impose de lui-même entre ces images et le rôle initial des lieux, précurseur, annonciateur, avertisseur. Don McCullin guide la visite. Soixante ans de carrière dans la photographie, notamment de guerre ; 85 ans et une dernière et dangereuse rafale de clichés à Alep en 2011, son regard bleu se voile un peu plus devant chaque souvenir. Ici, deux combattants évacuent sur une civière de fortune un blessé qui s'est reçu une balle en plein visage. Là, un homme qui vient probablement d'enterrer son frère ou son fils, et ce regard de reproche, un de plus, qu'il lance au photographe et que l'objectif dévore et recrache avec toute son amertume. Là encore, des personnes âgées qui ont eu un peu plus de chance que d'autres, accompagnées par des miliciens vers la sortie du camp, sauvées par leur appartenance au « bon » groupe. Les questions fusent : Don ! Don ! Mais il n'aime pas cela, Don. Il abhorre cette étiquette qui lui colle de partout : « photographe de guerre ». Depuis sa dernière mission à Alep, il se lave les yeux et l'âme en photographiant des paysages. La douleur des hommes l'empêche depuis trop longtemps de dormir.

Cet illusoire « jamais plus »

Ces photos avaient passé deux décennies dans un tiroir. Philippe Jabre en avait fait l'acquisition à la suite d'une exposition en Angle-

terre au cours de laquelle il avait demandé à McCullin s'il avait toujours ses clichés pris au Liban. Le photographe avait accepté de les lui vendre. McCullin a du mal à céder ses photos. Chacune raconte un moment de vulnérabilité, de larmes ravalées et de sueurs froides. À Beyrouth, il avait été emprisonné par une milice pour avoir montré le mauvais laissez-passer. Il aurait pu n'en jamais revenir, lui qui n'était qu'un regard, qui n'a jamais pris parti sinon pour l'humain et contre la bêtise des guerres. Une monographie récente à la Tate Britain (février à mai 2019) donne à Jabre l'idée d'exhumer cette série brûlante, un peu trop peut-être pour être montrée au grand public, encore moins dans ces colonnes. Mais l'occasion de la Beirut Art Fair lui avait semblé propice pour lever un coin de voile sur ces précieux témoignages, peut-être pour cet illusoire « jamais plus » auquel McCullin ne croit pas lui-même.

Photographe « par facilité »

Le photographe, qui revoit le Liban dans son expression la plus paradoxale, celle d'une élégante garden party célébrant l'art et la culture, accepte de répondre à quelques questions. Il pose sur vous cet inénarrable regard bleu opaque, saturé d'en avoir trop vu. Il raconte ses débuts dans la vie. Une famille pauvre de cette pauvreté qu'a connue l'Angleterre de l'industrialisation dans années 1930, père mort prématurément, fratrie entassée dans une même chambre. Une adolescence sans rêves d'avenir, vivant au jour le jour à prouver sa force de jeune coq dans les batailles de gangs. À l'âge du service militaire, il demande à être enrôlé dans la RAF, mais dans la division de photographie qui lui semblait, dit-il, plus facile que l'engagement

militaire. Cette première mission le conduit en Égypte. Il y prend goût au voyage et y apprend les secrets de la chambre noire. À son retour, deux ans plus tard, il s'offre une caméra qu'il finit par ranger, faute de commandes. Jusqu'au jour où les « Guvnors », un gang composé de ses amis d'enfance, lui demandent de sortir l'appareil et de les prendre en photo. Ils portent leurs costumes du dimanche et se déploient sur les étages d'un immeuble en chantier. Une bataille éclate, un policier

Don McCullin guide la visite. Soixante ans de carrière dans la photographie, notamment de guerre ; 85 ans et une dernière et dangereuse rafale de clichés à Alep en 2011, son regard bleu se voile un peu plus devant chaque souvenir.

intervient, il est tué. Le cliché du jeune McCullin est acheté par *The Observer* et fait le tour de l'Angleterre. Sa carrière est tracée. Sa mission suivante a lieu à Berlin où il documente avec appréhension l'édification du mur. Succès, puis gloire. Il ne s'arrêtera plus. Prendra tous les avions en partance pour les pays damnés, les fronts les plus chauds. Son regard compte. Il cadre d'instinct, à la vitesse de la lumière, et

restitue, au développement, dans le dosage subtil de la noirceur, toute la noirceur de l'humanité. Ses voyages le conduisent notamment au Vietnam où il est blessé aux cuisses, un feu des shrapnels lui dévorant les jambes, hémorragie, « bénédiction », commente-t-il, « cela m'a permis de connaître ce que vivent les autres dans ces moments-là ». Au Biafra, alors marié et père de famille, il est confronté au spectacle atroce de centaines d'enfants parqués dans une école où la famine les achève l'un après l'autre. Il n'ose pas manger ses propres petits paquets de nourriture, n'en ayant pas pour tout le monde. À son retour, encore plus célèbre et célébré, couvert d'honneurs, il est écartelé par le dégoût qui le gagne, la contagion de la détresse et le plaisir d'avoir réussi à s'extraire de sa condition. Il quitte sa femme.

Ces larmes

« Peu après, ma fille m'a annoncé : maman a un cancer au cerveau. J'étais dispersé dans un train de vie frivole, j'avais une petite amie. Ça m'a fait un coup. Mon fils avait fixé la date de son mariage quelques mois plus tard. Nous nous étions tous retrouvés autour de la mère de mes enfants. J'avais passé la nuit dans sa chambre, dormi à même le sol. Au petit matin, je l'ai vue assise dans son lit. Je me suis approché d'elle. Elle n'était plus là, mais encore chaude, et de ce dernier reste de vie, s'est appuyée à mon épaule. » Il pleure. Autour de nous, une brise automnale disperse les derniers feux de l'été. Le ciel est d'un bleu infrangible, la pelouse manucurée amortit les pas des premiers invités, élégants avec justesse, parlant toutes les langues, grisés de champagne, fascinés par les peintures orientalistes couvrant les murs de pierre brute qui leur

sont contemporains, et les récits rocambolesques de Gaby Daher qui a repéré et traqué chaque toile. Don McCullin pleure. Il n'a plus envie de se retenir. Ce n'est pas son âge, ce n'est pas ce souvenir intime en particulier. C'est toute la désolation accumulée en 60 ans d'épreuves dans les méandres les plus obscurs de l'histoire de l'humanité.

La guerre, « un dérapage mental »

« Je ne suis pas un mauvais type, je n'ai jamais fait de mal. Il m'est arrivé d'aider quand je pouvais le faire. De poser ma caméra pour aider à transporter un blessé ou une personne âgée qui ne pouvait pas courir. On marche comme un funambule devant la souffrance des autres. La guerre donne une telle impression d'irréalité, c'est une folie entre réalité et théâtre, un dérapage mental. Personne n'y est à l'abri. J'ai été porté par une énergie projetée dans mon travail », confie celui qui, désormais installé dans la campagne anglaise, dans le Somerset, ne photographie presque plus que des paysages. Le matin, il franchit la barrière de son jardin et va traquer le « mélodrame victorien » d'un soleil qu'il transforme en lune sur l'infini de la lande. Ayant photographié les ruines de Palmyre avant et après la destruction, il a au moins le sentiment que son travail contribue à conserver la trace de ce qui fut. Lui qui se dit pessimiste, profondément, résolument, ne voit son espoir se réveiller que dans le temps congru entre le moment où ses photos sortent du bain acide et celui où elles achèvent de se révéler. C'est avec ce drôle d'optimisme que l'on peut lire ses clichés de Baalbeck, pris dans un état mitigé de sérénité et d'urgence : « Et si Israël venait à bombarder ? »



« Seaside Pier on the South Coast, Eastbourne » (Jetée en bord de mer sur la côté sud à Eastbourne dans le Royaume-Uni) années 1970. ©Don McCullin



Près de Checkpoint Charlie, Berlin 1961. ©Don McCullin